

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Lyrisme et fragmentation
Grandes aires de Joseph Bonenfant

Joseph Bonenfant, *Grandes aires*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1984, 76 p.

Caroline Bayard

Number 38, Summer 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40006ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bayard, C. (1985). Review of [Lyrisme et fragmentation : *Grandes aires* de Joseph Bonenfant / Joseph Bonenfant, *Grandes aires*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1984, 76 p.] *Lettres québécoises*, (38), 35–35.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

par Caroline Bayard

Lyrisme et fragmentation

Grandes aires

de **Joseph Bonenfant**



Pour *Grandes aires*,¹ qui vient de sortir aux Écrits des Forges, Bonenfant a choisi une division tripartite «Espaces rangés», «Mise en scènes adjacentes» et «Calculs de grandeurs réelles» mais en fait le volume se dénoue sous deux tonalités contrastées, l'une lyrique, l'autre éclatée et fragmentée. «Espaces rangés» s'inscrit dans la première, les deux autres parties dans la deuxième. Le contraste est saisissant, la dichotomie presque volontairement dramatique. Comme si deux voix avaient déterminé de se disputer le champ, deux êtres diamétralement opposés de se partager des aires encore indéfinies. Le titre *Grandes aires* est donc plus approprié, il saisit avec une curieuse justesse l'étrange distance qui sépare ces deux voix.

Le lyrisme de la première s'étaye surtout sur le je et le tu, sur une simplicité qui aime les respirations régulières, le direct, le franc, le catégorique. «Terre» dédié à Miron, appelle et rappelle ce dernier de par une disposition qui se veut chambre d'échos récréatrice d'une spécifique voix.

*je t' imagine loin dans nos gestes confondus
tu existes très près quand les mots s'illuminent
d'immortelle étincelle tel un soleil du sang
un élan de tes membres sol
louange pouls nervures
veines angles liqueurs un bouquet non cueilli
tu reposes le jour sur son socle de feu
nous deux indéfectibles en exil de mémoire*

D'autres, tel «Voix» font parler un homme non-tranquille, incertain entre deux âges et dont l'hésitation fugitivement bouleversée attire l'attention, arrête le regard:

*il parle, ça pense derrière lui, il se verse un verre, croyant
à sa solitude, un regret sans objet, il ferme les yeux et
entend la voix de marguerite duras dans les silences de ses
films, peu à peu il dit ce qu'il vit, ça, petite aventure, dé-
pensés zigzagüés, déficits permanents, l'autographie si
bien programmée qu'il n'a qu'à élever un peu la voix pour
reconnaître quelqu'un, son double au sexe multiple, l'inat-
tendu arrivé, il parle, il rêve, il jouit, il musarde, il regarde
son sexe aux doubles multiples*

Certain(e)s l'auront rencontré au hasard des pas perdus ou même dans la demie-insomnie cotonneuse des aéroports. Qu'on l'ait aimé ou non peu importe, on ne l'oubliera pas. Parfois le lyrisme n'a pas peur de la confession, de la sagesse

non réticente de ce même homme parlant à sa fille, ou à une fille de l'âge de sa fille, du désir, de sa déraison et de ses différences. Il y a là un courage réel (les termes ne sont pas nécessairement aisés à manier et leurs implications n'arrivent pas toujours à ne pas frôler le paternalisme) dont on peut au moins saluer l'honnêteté.

«Mise en scènes réelles» se démarquent totalement de ces pulsions. On revient aux ruptures, au hachuré, au non-lié de la nouvelle écriture. Notes griffonnées sur calepin de cuir pour intellectuel ou encore fragments d'essais, croquis de scène, mementos, éraflures, nota et renvois obliques. Les scènes défilent, les nuances s'interposent, s'entrecroisent et se rompent

*fissure, fin des vieilles croyances, l'harmonie régnait, rien
de plus trompeur, maintenant plus un piédestal intact, cas-
sure, on éboullonne, fêlure, sein empoisonné, ce sourire
dessinait la rancoeur, temps avili, raclure, on n'en peut
plus de haine, fin des complicités symbiotiques, quoi célé-
brer aujourd'hui, sinon s'en tenir à la langue, travailler
ses intensités et parcourir ses vitesses, pour dire quoi, bri-
sure, règne universel de la culpabilité, soupçons, plus de
rôle sacro-saint, la présence divine fuit le monde qui s'en
tient à son horreur, rupture, organiser un colloque sur la
destruction et les lendemains radioactifs, quel abêtisse-
ment, on ne peut avancer que masqué*

Il y a peut être un peu trop de métier, un peu trop de léché dans ces esquisses trompeusement hâtives (même si elles accrochent l'oeil et happent l'attention), ironiques cabotines de l'écriture, déterminées à ne se laisser cerner par aucune certitude, aucune conviction idéologique. Elles me rappellent l'invocation d'André Roy «ne plus croire, quelle joie, ne plus croire au terrorisme, au militantisme, ne plus croire, quelle joie, au politique, au social, à l'artistique»²

Le vivace de *Grandes aires* ne veut pas se laisser circonscrire, ni par l'habileté du sujet parlant, ni par l'ouïe de celle qui les reçoit. Le jeu en vaut les risques.

1. Joseph Bonenfant, *Grandes aires*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1984, 76 p.

2. André Roy, *Chroniques*, automne 1977 — Hiver 1978, p. 35-316.